



Gabi Martínez
Animaux invisibles

Le Pommier

*« Un écrivain hors du commun.
[...] à lire de toute urgence ! »*

Mathias Énard

Le Pommier

Animaux invisibles

Gabi Martínez

Animaux invisibles

Traduit de l'espagnol par Eric Reyes Roher

Le Pommier



Une aide à la traduction a été accordée
par Acción Cultural Española, AC/E.

© Gabriel Martínez Cendrero
Publié en accord avec Casanovas & Lynch Literary Agency

© Éditions Le Pommier/Humensis, août 2021,
pour la présente traduction française

Tous droits réservés
ISBN: 978-2-7465-2341-8
170 bis, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

À Jordi Serrallonga, ton regard toujours posé sur la forêt

« La vision du monde la plus dangereuse est
celle de qui n'a pas vu le monde. »

Alexandre de HUMBOLDT

DES ANIMAUX POUR EMBLÈME

O n a coutume d'associer l'invisible au mystère ou à la défaite, à la laideur ou à la faiblesse, au mal, à la révolte, au subterfuge, même si, quand on en vient aux animaux, il peut également évoquer ce qui demeure sauvage – ces animaux qui éludent notre présence, pour survivre essentiellement, et qui, parce qu'ils se dérobent au tumulte de ce siècle, s'inscrivent encore pleinement dans le monde du silence. C'est pourquoi, d'une certaine façon, parler d'animaux invisibles implique de se pencher sur une forme de pureté.

Il arrive que l'on sente toute proche la présence de ces créatures, en ville notamment – quand elles sont de petite taille –, mais leurs territoires correspondent la plupart du temps aux grandes étendues inhabitées, des steppes aux glaciers, en passant par la jungle et les déserts. Des lieux qui souvent éveillent en nous quelque chose comme une appréhension.

Ce livre, cette idée, a commencé de germer dans l'un de ces lieux stigmatisés par ceux qui prétendent pouvoir départir ce qui est visible de ce qui ne l'est pas, à quelques kilomètres de la frontière entre l'Ouganda et le Soudan. Quatre mois seulement après les attentats du 11-Septembre à New York et sur le Pentagone, alors que le Soudan venait d'être inscrit sur la liste du désormais dénommé « axe du mal », l'une de ces étiquettes occidentales capables de dissoudre en deux mots des contrées entières – quand, dans le cas soudanais, ils devraient être plutôt « faim » et « maux ». De sorte que l'on peut dire que cette histoire commence dans un pays invisible, bien qu'il fût à l'époque le plus vaste du continent africain (avant l'indépendance du Soudan du Sud), pays à travers lequel je comptais voyager en ce début d'année 2002 en longeant le cours du Nil lors d'une expédition qui irait du lac Victoria jusqu'à son embouchure à Alexandrie.

Heureusement, je n'ignorais pas alors cette capacité des médias à régler le sort de populations entières et conservais intacte ma foi en la vertu irréductible des individus. Je mis donc mon projet à exécution et atterris en Ouganda en janvier 2002. Ce contexte particulier contribua à me faire tendre l'oreille lorsque j'entendis parler du bec-en-sabot, un animal fort méconnu et menacé de disparition, rarement visible quoique extrêmement présent dans l'imaginaire des natifs. Un oiseau que tout un chacun, tout en ne le voyant pas, savait être là, et dont l'absentéisme forçait

non seulement le respect mais aussi l'admiration. L'énigme qu'il recouvrait les poussait à la réflexion, aiguillonnant leur désir d'en savoir plus. Ils scrutaient alors la terre, les marais et le ciel, habités d'une curiosité singulière, qu'ils devaient à cet échassier nimbé de légende.

Des années plus tard, je sillonnais le littoral australien et réalisais que j'avais vécu jusqu'alors sans savoir que la Grande Barrière de corail était le plus grand organisme vivant sur Terre, le seul visible depuis l'espace. Soit un peu plus de 2000 kilomètres d'ignorance autour de l'un des trésors naturels de la planète.

Et lorsque je me suis rendu au Pakistan, sur les traces d'un homme à la poursuite de ce mythe dénommé yéti, j'ai compris à quel point il est important, de nos jours encore, de raconter le monde depuis ce que personne ou presque ne voit, mais qui nous détermine cependant, au plus haut point.

C'est alors que m'est venue l'idée d'un projet à première vue si saugrenu qu'il ne manqua pas de paraître idiot : voyager pour, selon toute apparence, ne pas voir. Soit. Le poète n'a-t-il pas dit que le chemin se fait en marchant et que ce que l'on trouve sur la route compte souvent davantage que n'importe quelle destination de rêve ? La destination n'étant autre que le cheminement, son déroulé comme les lieux que l'on a traversés. Dans ce livre, aucun animal n'est un objectif en soi, une destination. Son rôle n'est autre que moteur, et son ronronnement le chemin qui m'a ouvert les yeux sur

des réalités insolites, des expériences que je conçois comme autant d'apprentissages.

Les animaux invisibles se répartissent selon trois catégories, sur lesquelles nous reviendrons, et chacun nous offre une aventure à l'intérieur des territoires qu'on leur prête intuitivement ou par observation – car certains se laissent tout de même entrevoir de temps en temps –, nous guidant parmi les paysages qui les abritent et les gens qui les protègent, les chassent, les imaginent. Certains ont disparu ou sont sur le point de disparaître, aussi beaux et utiles qu'ils aient été un jour. Et c'est bien ce risque de leur extinction qui nous invite à nous interroger sur ce que nous consentons à perdre, mais aussi sur les sujets, personnes, animaux, lieux que nous souhaitons rendre visibles – en admettant qu'il s'agisse de la meilleure façon de les préserver.

Si l'on considère que le visible participe du bruit et que l'invisible relève du silence, il faudrait convenir que le monde n'a jamais été aussi bruyant. Nous voyons sans arrêt de nouvelles choses, de façon artificielle et saccadée, sans rapport ou en contradiction les unes avec les autres, mais qui n'en demeurent pas moins là, sous nos yeux, ce qui pour des millions d'individus apporte la preuve de leur existence. Si l'on veut établir que quelque chose existe, alors on se doit de l'enregistrer. De le montrer. Voir et être vu fournit la nouvelle démarcation entre ce qui existe et ce qui n'existe pas.

À tâcher de cerner le moment où s'est déchaîné ce tapage visuel, il semble presque trop facile de désigner

la démocratisation d'Internet et la prolifération des chaînes de télévision et autres dispositifs pourvus d'écrans. L'explosion audiovisuelle a coïncidé, précisément, avec les attentats du 11-Septembre, saturant d'emblèmes une planète déjà surchargée de drapeaux.

En Espagne, la fièvre du « visuel » s'est réactivée ces dernières années, remettant tapageusement le mot *patrie* au goût du jour. Au moment même où j'écris ces lignes, on apprend que 84% des espèces autochtones espagnoles sont menacées d'extinction. Quarante-vingt-quatre. Ainsi, tandis que nous accrochons des drapeaux à peu près partout sur le territoire, nous laissons nos animaux, à n'en pas douter l'un des marqueurs identitaires les plus incontestables et naturels qui soient, disparaître à jamais. Des milliers d'animaux que nous ne verrons plus dans un futur proche.

À l'échelle mondiale, au cours des quarante dernières années, la Terre a perdu 60% de ses populations animales. Face à ce phénomène, les réactions sont rares. Se pourrait-il que soit étouffée la divulgation de cette annihilation par la fureur de ces images supposément patriotiques? Il est à redouter, si nous faisons le choix de nous bander les yeux avec nos drapeaux plutôt que de nous confronter à l'état de notre nature, que nous ne foncions droit dans le mur.

Les pages qui suivent verront également apparaître le moa, le tigre blanc et le tapir des montagnes dans des réalités méconnues bien que regorgeant de possibilités, dès lors que l'on prend acte, me semble-t-il,

que l'invisible foisonne, vit – parfois seulement sous la forme de récits, sans en être moins vivant pour autant – et déborde d'avenir. Affirmer son appartenance à un lieu grâce à un oiseau éteint, observer qu'un carnivore contribue à pacifier des pays entiers ou qu'un tapir menacé de disparition puisse aider à redynamiser un territoire, voilà des situations encore envisageables, aussi exceptionnelles qu'elles puissent sembler. Ces étonnantes histoires vraies sont autant d'incitations à continuer de fouiller, comme disent les naturalistes, démontrant toujours et encore notre capacité à être transportés, transformés, par la conviction qu'en scrutant la poussière, les nuages ou la mer, à l'endroit précis où l'on n'aperçoit jamais rien, quelque chose émergera, sous les traits d'un animal...

LE BEC-EN-SABOT
